Ami du Clergé du 21 février 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — VIII. 3e Dimanche de Carême : Le Christ vainqueur du démon, 69.
Conférences de Carême. — 1re série : Matérialisme ou Christianisme ? VI. Matérialisme ou Christianisme, 70.
Conférences de Carême. — 2e série : A la recherche de Dieu : I. L'absence de Dieu, 72.
A l'école des Saints. — Le Bienheureux Dominique Savio : « Page très fervent de la Madone », 73.
Saint Joseph. — I. Protecteur de la Jeunesse, 75.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

VIII
3e Dimanche de Carême

Sur l'Evangile (Luc, XI, 14-28)

LE CHRIST, VAINQUEUR DU DÉMON

Introduction. — Devant le mal présent du monde, deux attitudes fausses : considérer ce mal comme fatal, se décourager, être pessimiste et croire systématiquement tout perdu et tout corrompu. L'autre attitude : se complaire dans cette perversion déchaînée, et, n'ayant plus foi en aucune valeur morale, se faire disciple de Satan sans même admettre l'existence de celui-ci. — Comment juger, à la lumière de la foi, l'influence véritable du démon dans le monde ? Et, cette influence mieux connue, comment lutter efficacement contre ce « prince des ténèbres » ?

Réponse dans l'évangile de ce jour, qui s'offre au cours du Carême comme une suite logique de l'Evangile des tentations de N.-S. au désert (1er Dimanche).

I. — *L'action du démon*

1° *Les Juifs* y croyaient : nous les voyons ici en discussion passionnée avec N.-S., et l'argumentation qu'ils échangent prouve qu'ils admettent l'existence du démon. Déjà l'A. T. les y habituait, notamment le début du livre de Job, où ils lisaient avec quelle puissance de séduction le tentateur agit sur les âmes pour les éloigner de Dieu (Job, I, 6-12). Quel que soit le nom donné au démon, il était pour eux l'esprit mauvais « qui erre dans le monde pour perdre les âmes », les pervertir moralement, les éloigner de la vraie croyance.

2° *Les Evangiles* ne permettent pas de mettre en doute l'existence du démon et son influence perverse. C'est le tentateur subtil du Christ lui-même au désert (Luc, V, 1-13). C'est l'esprit mauvais, qui s'est mystérieusement installé au cœur de ces malheureux « possédés », lesquels ne sont pas seulement ou même pas du tout dans l'Evangile des malades mentaux. C'est surtout celui qui pervertit les consciences, plonge les âmes qui se soumettent à ses suggestions dans les plus grands péchés, telle Madeleine (Luc, VIII, 2). Mais surtout, il empêche par tous les moyens les auditeurs de Jésus, même ses Apôtres, de croire en lui : S. Pierre ne recevra-t-il pas de N.-S. le reproche amer d'être devenu Satan lui-même lorsqu'il refusera d'admettre la Passion (Mat., XVI, 23). Il arrache des cœurs, touchés par la parole de Dieu, cette semence divine qui les convertirait, « de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés » (Luc, VIII, 12). Il est donc avant tout l'adversaire du Sauveur, car il ne cherche qu'à perdre ce que le Fils de Dieu veut racheter.

3° *L'Eglise* croit à l'existence du démon : ce n'est pas simplement une légende pour les enfants, ni un mythe reçu des anciennes et primitives religions. Elle considère le démon comme le tentateur qui veut nous pousser aux fautes morales : aussi nous fait-elle demander d'être délivrés de la tentation (dans le *Pater*), et impose-t-elle une prière analogue, à l'intention de tous les fidèles, au prêtre qui vient de célébrer la messe (prière à S. Michel). — Elle regarde aussi le démon comme celui qui tient captive sous son pouvoir l'âme non encore purifiée du péché originel : d'où les exorcismes qui précèdent le Baptême, formules si importantes qu'il n'est pas permis de les réciter en langue vulgaire dans l'administration du Baptême. Elle admet enfin que le démon peut encore s'installer dans l'esprit et le corps de certains possédés. Il est vrai que pour éviter l'exagération de certaines personnes trop superstitieuses, elle se refuse à admettre inconsidérément comme vraisemblables des cas prétendus de possession, et elle ne permet pas que les simples clercs « exorcistes » se servent de leur pouvoir : mais les exorcismes existent toujours, et sont effectivement pratiqués par les quelques prêtres qui ont reçu de l'Eglise mission officielle.

Insister peut-être sur cette conclusion : le démon existe, mais il ne faut pas croire qu'il intervient visiblement en toutes sortes de circonstances : il est beaucoup plus redoutable dans son action cachée, et comme pervertisseur des âmes.

II. — *L'adversaire du démon*

1° Le démon n'est vaincu que par ceux sur lesquels il n'a aucune prise. Le duel entre le démon et une âme pécheresse est évidemment trop inégal. Par contre, le démon n'a pas triomphé de N.-S. (l'év. du 1er Dim. de Carême), parce que Jésus est Homme sans péché et Dieu tout-puissant, et Rédempteur = celui qui nous délivre du péché et de ses conséquences, en d'autres termes, de la puissance du démon.

2° Seuls *ceux qui ont puissance divine* peuvent vaincre le démon : Job n'a triomphé que parce que Dieu avait limité le pouvoir du tentateur sur son juste serviteur (Job, I, 12). Ici, nous voyons tous les adversaires de N.-S. persuadés que seul le Messie peut avoir puissance sur le démon (Mat., XII, 23). Mais, par mauvaise foi, ils refusent d'admettre que Jésus soit le Messie : ils le croient alors comme jadis les magiciens de la cour du Pharaon (Exode, VII, 11-13) suppôt de Satan lui-même et accomplissant de faux prodiges (Luc, XIV, 15-19). Leur argumentation (qui peut paraître difficile aux fidèles ; l'expliquer brièvement) se retourne contre eux : N.-S. répond aisément que Satan ne se chasserait pas lui-même. Jésus vient de chasser le démon : c'est une preuve de la puissance divine dont il jouit : « C'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons » ;

3° par sa victoire présente sur le démon, N.-S. n'a pas voulu faire un vain étalage d'une puissance miraculeuse, mais :

— prouver sa mission divine ;

— donner aux hommes l'espoir d'être libérés de l'empire du démon par l'instauration du règne de Dieu (« c'est donc que le royaume de Dieu est arrivé pour vous » (Luc, XI, 20) :

— enfin, par la guérison d'un possédé du démon (ce qui est, somme toute, malgré les apparences plus spectaculaires le cas le moins grave d'emprise du démon : « craignez non pas ceux qui tuent le corps, mais l'âme ») (cf. Mat., X, 28), prouver qu'il jouissait de tout pouvoir sur le démon qui tue les âmes par le pé-

ché. N'était-il pas d'ailleurs accompagné dans ses voyages de prédication par des femmes qui pouvaient être la preuve vivante de son pouvoir sur le démon : Madeleine, dont il avait chassé sept démons, et les autres (Luc, VIII, 2).

4° Le pouvoir de chasser le ou les démons, N.-S. le donnera à ses disciples quand il les enverra en premier essai de mission (Mat., IX, 8) et aux Apôtres, qui accompagneront ainsi et prouveront officiellement leur délégation divine, au même titre que par les miracles (Marc, XVI, 17). Nous savons que les saints les plus grands et les plus purifiés, tel le saint curé d'Ars, ont pu dominer le démon, non sans avoir été torturés par lui. Et c'est là un signe manifeste de la sainteté.

III. — *Le démon et nous*

1° *Le démon peut quelque chose sur nous tous :* il faut le savoir et l'admettre ; refuser de le croire serait se jeter présomptueusement dans toutes les tentations. Remède : « Veillez et priez afin de ne pas entrer en tentation » (Marc, XV, 38). Ce qui implique des renoncements vigilants, desquels le temps de Carême rappelle l'urgence, car « l'esprit est ardent, mais la chair est faible » *(ibid.)*. Ceci implique aussi une prière instante et fréquente : il y a des espèces de démons que les Apôtres n'ont pas réussi à chasser parce qu'ils n'avaient pas assez prié (Marc, IX, 28-29).

2° Ne pas voir visiblement le démon en personne partout. Mais ne pas croire non plus qu'on est soi-même tellement pur et vigilant que l'on soit définitivement à l'abri des tentations. Chassé d'une âme, nous dit de façon imagée N.-S., le démon y revient accompagné de sept autres plus actifs « et l'état final de cet homme est pire que le premier » (Luc, XI, 24-26). Les plus grands saints ont été vigilants jusqu'au dernier instant. Ils ont été tentés jusqu'au bout : la toute pure Ste Thérèse de Lisieux ne fut-elle pas atrocement tentée de douter du ciel, peu avant de mourir ? S. Alphonse de Liguori, vieillard, pénitent, très âgé, subit des assauts inouïs du démon de la chair. Qui pourrait se dire à l'abri ?

3° Connaître *les modes d'attaque du démon,* et ce en quoi il est le plus redoutable. — Les dangers du démon sensuel sont connus ; ceux du démon de l'orgueil, moins. — Mais surtout, nous avons vu que la plus redoutable « spécialité » du démon, c'est d'attaquer dans les âmes la foi en Dieu et à son Christ : c'est même en cela que se révélera pour un temps, vers la fin du monde le triomphe temporaire de l'Impie Antéchrist, agent du démon : l'apostasie (II Thes., II, 3, 9-10). Redouter grandement cette tentation démoniaque qui n'a pas épargné S. Pierre. — Autre danger : le démon cache son action, pour mieux faire tomber sans qu'on le redoute ; Satan se déguise parfois en « Ange de lumière » a écrit S. Paul (II Cor., XI, 14). Enfin, ceux qui sont pour les autres occasion de scandale ou de péché se font agents du démon : on s'explique les terribles anathèmes de N.-S. contre eux (Marc, IX, 41).

* *

Conclusion. — Faut-il être pessimistes et obsédés de la chute et de la damnation possible ? Non. Car nous pouvons triompher du démon : il y a l'aide de la grâce libératrice et victorieuse achetée par N.-S. sur la croix. Il faut y recourir : spéciale utilité du sacrement de Pénitence, qui efface les péchés et donne des forces nouvelles pour lutter efficacement contre le démon. Y joindre l'Eucharistie.

Humilité, vigilance, défiance de soi, confiance en notre Sauveur.

Prière aussi, filiale et confiante, à celle que l'Eglise nous représente écrasant de son pied virginal la tête du serpent qui est, symboliquement, le tentateur affamé d'âmes à perdre : immaculée, la Ste Vierge a, la première, grâce aux mérites anticipés de la rédemption de son Fils, été préservée de toute domination du démon : elle est le gage de notre propre victoire.

CONFERENCES DE CAREME

(1re série)

Matérialisme ou Christianisme ?

VI

Dimanche des Rameaux

MATÉRIALISME OU CHRISTIANISME

Dans un livre récent, *L'Homme révolté,* l'auteur, philosophe romancier très lu, écrivait : « L'analyse de la révolte conduit au moins au soupçon qu'il y a une nature humaine, comme le pensaient les Grecs et contrairement aux postulats de la pensée contemporaine ». Ainsi, par un long et dangereux détour, l'homme qui réfléchit en arrive aux conclusions de la philosophie éternelle : il y a une nature humaine, et dont l'élément distinctif, caractéristique, est ce que nous appelons l'âme.

Parce que esprit, cette âme aspire à la vérité, parce que esprit, cette âme est immortelle. Vérité et immortalité : deux aspirations foncières que notait déjà S. Thomas d'Aquin « L'homme désire principalement deux choses : la connaissance de la vérité qui est son apanage et la prolongation de cette existence qu'il partage avec les autres êtres. »

En partant de ces deux exigences humaines, il est facile de conclure laquelle des conceptions de la vie : matérialisme et christianisme, répond véritablement aux aspirations de l'homme et peut faire son bonheur. On pourrait n'aboutir, à la rigueur, qu'au spiritualisme en général et non au spiritualisme chrétien. Mais en face du matérialisme, seul le christianisme est capable de soutenir l'affrontement.

Et, pour tout homme, logique avec lui-même, il apparaît que le matérialisme est antihumain, tandis que la foi chrétienne donne pleine satisfaction aux exigences profondes de notre nature.

I. — *Le Matérialisme*

Le caractère antihumain du matérialisme est si accusé qu'un de nos philosophes a pu intituler un de ses derniers essais sur les infiltrations et manifestations matérialistes actuelles : *Les hommes contre l'humain.*

Le matérialisme est contre l'humain, d'abord parce qu'il ne donne pas satisfaction à ce besoin de vérité qu'exige notre nature. Il ne ferme pas la voie à la recherche ; il se fait fort, même, d'avoir été l'initiateur de ces découvertes scientifiques qui ont révélé à l'homme les secrets de la nature ; et il ne parle que de technique. Mais il réduit, à l'excès, le domaine de nos investigations. Pour lui, c'est à l'expérience sensible que doit se

limiter la recherche de la vérité. Tout le reste est vain ou du moins appartient à un royaume où il ne nous est pas donné d'entrer : l'inconnaissable.

Pourtant l'homme veut savoir non seulement le secret des choses, mais aussi et plus vivement encore son propre secret : sa destinée et les moyens de l'atteindre. Sur cette terre qu'il habite, il tient une assez grande place, son sort vaut bien la peine qu'on s'en préoccupe. Et il constate que sa condition humaine relève de principes supérieurs. Voilà pourquoi Bergson demandait *« un supplément d'âme »* ; voilà ce que disent les savants eux-mêmes effrayés par la puissance de destruction que les découvertes modernes ont mise entre leurs mains, et qui demandent de revenir aux forces spirituelles et morales ; voilà ce que dit le sens commun des hommes qui se refusent à se laisser enfermer dans le cercle infernal de la matière parce qu'ils se sentent des ailes.

Et le matérialisme est encore contre l'humain, parce qu'il nie cette immortalité à laquelle l'homme aspire comme à la vérité.

Si tout est matière, tout est fini à la mort. Alors c'est sur cette terre qu'il faut établir le paradis. Tout ce qui peut assurer la santé, favoriser le bien-être, procurer du plaisir, voilà ce dont l'homme doit se préoccuper ; l'au-delà n'est qu'un mirage.

Il ne semble pas que le matérialisme ait apporté ce paradis promis. A ceux, il est vrai, qui lui en font grief il a réponse très prompte : « Nous avons vingt siècles de retard, les siècles d'obscurantisme de la foi, pendant lesquels l'homme a vécu, les yeux fixés sur le ciel au lieu d'aménager son existence sur la terre... » Vous lui répliquez que la propriété et la richesse ne font pas le bonheur, que les passions au cœur de l'homme ravagent, chez lui et autour de lui, les plus heureuses situations, que l'homme reste sur sa faim de bonheur vrai, complet, inamissible et d'immortalité... ; il reprend que cela tient aux inégalités encore surabondantes dans le partage des biens de ce monde et que pour l'immortalité ce n'est qu'un leurre.

Quand bien même il nous ferait un monde plus heureux ici-bas, quelle réponse pourrait-il donner à ce besoin d'immortalité que découvre en nous notre raison aussi bien que notre cœur ? Ce désir d'une vie sans fin se heurterait-il, sans appel, aux parois d'un tombeau ? Ou bien ne faut-il pas tenir compte de l'élément supérieur de notre être qu'est l'âme ? Le bonheur ne peut être que celui de l'homme tout entier.

II. — *Le Christianisme*

Loin de détruire l'humain, la foi chrétienne lui assure son plein épanouissement. Il peut paraître à première vue qu'elle sacrifie le corps à l'âme, le présent à l'éternel, parce qu'elle établit entre les deux une hiérarchie. Mais la réflexion fait voir là le parfait humanisme, un humanisme supérieur, surnaturel.

Le christianisme y répond largement. Il ne limite pas l'intelligence humaine à la recherche du sensible ; il ne lui refuse pas d'atteindre et avec certitude les vérités supérieures, même la connaissance de Dieu. L'intelligence, il la défend contre ceux qui prétendent ne s'en remettre qu'à la foi, avec la même vigueur qu'il condamne ceux qui ne s'en remettent qu'à elle et refusent de croire aux mystères. S. Paul l'a dit clairement : les païens ont été inexcusables de ne pas reconnaître une morale naturelle puisque leur intelligence leur donnait de découvrir Dieu et la vertu.

Dans la lumière chrétienne, l'homme peut se connaître, lui et sa destinée, comme il peut découvrir les secrets de la nature. En cela réside sa supériorité. Bien plus, le christianisme élargit à l'infini ce champ de nos connaissances. Des vérités naturellement hors d'atteinte nous ont été révélées par Dieu au cours des siècles, spécialement par son Verbe incarné. La foi introduit l'homme dans ce domaine supérieur.

La foi n'est pas une barrière. Elle est une frontière largement ouverte sur un royaume nouveau. Elle ne nie pas l'intelligence, ni son pouvoir, ni ses découvertes, elle se greffe sur elle pour lui donner d'atteindre un monde, inaccessible à la seule nature, parce que royaume de l'intelligence divine.

Nos espoirs et nos besoins de survie ? Le christianisme les comble.

Avec la raison naturelle, il affirme l'immortalité de l'âme ; ce qui est simple ne peut se décomposer, seule la toute-puissance créatrice de Dieu pourrait aussi l'anéantir. Mais il ne se contente pas de reconnaître l'immortalité de l'âme. Il affirme même la résurrection de nos corps. Et il l'affirme sous les données indubitables de la révélation et non pas uniquement par sentiment. De cette résurrection, l'intelligence humaine ne peut acquérir par elle-même la certitude ; les païens l'ont ignorée et les Juifs ne l'ont connue que par la révélation, renouvelée par N.-S. en plusieurs circonstances et enseignée par ses apôtres, particulièrement S. Paul.

Le christianisme satisfait ainsi à notre aspiration foncière à l'immortalité. Il y satisfait pleinement, car il nous donne la preuve irrécusable — la parole de Dieu — qu'il n'est pas vain ce désir de notre cœur de nous survivre, de retrouver pour toujours les êtres aimés ; et notre corps lui-même, il nous donne la certitude qu'il sera glorifié.

Loin de mettre des entraves aux recherches de notre esprit, la foi l'oriente vers des routes nouvelles et sûres. Les certitudes qu'elle nous apporte elle les tient de celui qui est la Vérité, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, et dont nous avons le témoignage irrécusable qu'il a parlé et fait la preuve de son identité divine.

Vraiment, on ne peut être un homme révolté, que si l'on se refuse de s'engager par

ces routes de lumière pour s'enfoncer dans les impasses ténébreuses et sans issues du matérialisme.

* *

Le monde de la pensée est donc divisé en deux blocs : matérialisme et christianisme ; les autres systèmes ne sont que satellites.

Lequel entraînera le monde dans son orbite ? — Le courant matérialiste semble emporter une grande partie de l'humanité. L'homme y voit la condition d'un bonheur à sa mesure. Il ne comprend pas qu'il se renie et ne cherche pas un idéal à sa taille. Cet idéal, le christianisme le lui offre. L'homme fera-t-il le sursaut nécessaire pour sauver son âme. C'est le gigantesque combat du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, de Dieu et de Satan... La victoire est pour Dieu ; mais quand ? après quels engagements ?

« Soyons fermes dans la foi, armons-nous des armes de lumière » ; déjà S. Pierre et S. Paul parlaient ainsi aux premiers chrétiens.

CONFERENCES DE CAREME

(2 série)

A la recherche de Dieu

I

L'ABSENCE DE DIEU

Le caractère le plus frappant de notre époque, ce n'est, ni la découverte de l'énergie nucléaire, ni le raccourcissement de la planète par la rapidité des communications, c'est l'*absence de Dieu.*

Pour qui veut réfléchir, c'est là, non seulement la cause de tous les maux présents, mais *le mal le plus grave qui puisse nous atteindre.* Il est donc très important que nous méditions sur cette absence de Dieu et sur les moyens de recouvrer sa présence.

Aujourd'hui, nous diagnostiquerons *le mal ;* dimanche prochain, nous en mesurerons *les conséquences.*

I. — *Le mal : l'homme a chassé Dieu*

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Cette parole du Créateur signifie, non seulement qu'il lui faut une compagne, qui soit « l'os de ses os, la chair de sa chair », mais aussi cette familiarité avec Dieu, sans laquelle sa vie n'est pas vraiment digne d'être vécue.

Aussi voyons-nous l'Eternel « descendre et se promener à la brise du soir », en s'entretenant familièrement avec sa créature. Hélas ! une telle intimité ne devait pas durer. Le serpent, jaloux du bonheur de l'homme, lui fit entendre la voix de la tentation : « Révolte-toi contre ton Créateur et c'est toi qui seras Dieu » (cf. Gen., IV, 1-8). Voilà, symbolisée en des termes qui atteignent très profond dans l'âme, l'attitude de révolte qui est, aujourd'hui, celle de tant de millions d'êtres humains : impatients du joug, ils veulent enlever Dieu de l'autel pour mettre l'homme à sa place. Alors, ils proclament « la mort de Dieu » et ils inaugurent l'adoration de l'Humanité.

Triste victoire, si c'en est une ! Qu'il s'agisse des « sans Dieu » ou des tenants d'un athéisme sans franchise qui prend le masque du « laïcisme », nous voyons très bien ce que l'humanité y a perdu ; nous ne voyons pas ce qu'elle a pu y gagner. « Quand on arrive, confiait R. Poincaré à l'abbé Bergey, au terme d'une carrière consacrée loyalement à des idées très chères,... on voit bien ce qu'on a affaibli. On voit moins bien ce qu'on a mis à sa place... De tous les maux dont souffre le monde, le plus grave, c'est qu'il s'est matérialisé ». Or, il ne s'est matérialisé que pour s'être coupé de Dieu. Car, désormais, qui donc défendra l'homme contre ses semblables et contre lui-même ? Dieu absent, comme le constatait tristement Pie XII, « la vie devient un affreux désert ».

a) Quelle asphyxie pour *l'enfant,* qui passe toutes ses années d'études dans des écoles où, sous couleur de neutralité, c.-à-d. de respect des consciences, on prive les jeunes âmes de cette atmosphère divine sans laquelle il lui est impossible de s'épanouir. Dans cette légale conspiration du silence, le plus clair, c'est que, aux yeux de l'enfant, il n'y a plus, en dehors des hommes et au-dessus d'eux, aucune autorité qui sanctionne la voix de la conscience, et qui pénètre jusqu'au sanctuaire intime où se prennent les décisions. Alors, vienne l'âge des passions, il aura tôt fait de se débarrasser d'une morale détachée de la Loi divine, seul frein efficace des mauvais penchants. Que peuvent, en effet, les heures parfois si brèves et si espacées du catéchisme, contre cette imprégnation laïque, pratiquement athée, subie durant des années, même le jeudi et qui se prolongera durant toute sa vie ?

b) Car dès notre jeunesse et jusqu'à la mort, nous respirons cette atmosphère de mort religieuse. *L'Etat est « laïc ».* J'entends que, en France, ceux qui gouvernent se gardent de jamais nommer Dieu, à l'encontre de tant d'autres hommes d'Etat. Cela est très grave, car l'exemple qui part de si haut est d'un grand poids sur les masses.

c) La *Presse est laïque,* non seulement celle qui se spécialise dans l'athéisme ou dans un anticléricalisme désuet, mais celle qui fournit tous les matins sa pâture à la majorité des Français : copieux et brillants reportages sur tous les aspects de la vie nationale, les beaux crimes et les grandes ou petites découvertes, les premières du théâtre ou du cinéma, les vastes escroqueries et les collisions d'autos,... et même, dans un coin, certaines cérémonies religieuses, quand elles sont un peu « spectaculaires... » Mais Dieu, qu'en dit-on ? Des enseignements du Pape, que reste-t-il dans les résumés qu'on ne peut tout à fait escamoter ? Il y a place, dans la « grande presse » pour les boxeurs, les stars et les gangsters, ce sont les idoles du jour. Mais le vrai Dieu est couronné de silence.

Même ostracisme dans les romans, les films, les pièces de théâtre, sauf d'honorables et courageuses exceptions. Le Français moyen avale tout ce qu'on lui jette en pâture et se fait un très laïc cerveau de papier... Il est des écrivains catholiques, comme il est des professeurs d'Universités catholiques, et qui rendent à Dieu, dans leurs livres ou dans leur vie, un magnifique témoignage. Mais que sont-ils dans la masse, et combien accessibles aux masses à qui il faut d'autre nourriture...

II. — *Trop de catholiques sont eux-mêmes, en quelque sorte « laïcisés »*

L'ambiance que je viens de caractériser sommairement les a souvent asphyxiés. Le cardinal Suhard, dans sa lettre pastorale sur « *le sens de Dieu* », auscultait diverses classes de catholiques ; il y constatait plusieurs variétés :

1° Ceux qui accomplissent encore, par esprit de famille ou par tradition, certains gestes saisonniers, telle l'assistance à la messe aux grandes fêtes. Leur conduite, observait-il, ne diffère pas de celle des incroyants qui les entourent. « Peut-on dire (je cite) qu'ils aient vraiment le sens de Dieu ?... Peut-on dire qu'ils aient la foi ? » Intoxiqués par l'athéisme qui les baigne, ils ont beau maintenir certaine pratique religieuse, mariage, baptême, enterrement, pratiquement « Dieu est mort » pour eux, car il n'a gardé qu'une faible place dans leur âme et aucune dans leur vie. Il n'inspire plus leurs jugements, puisés tout faits dans la presse, ni leurs actions, qui sont calquées servilement sur le consentement de « Monsieur Tout-le-Monde ! » c.-à-d. qui reflètent l''incroyance pratique de leur milieu.

2° Il est une autre classe de catholiques qui elle aussi est emportée par le courant. On les trouve parmi ceux qu'on appelle les « pratiquants ». Ils ne manquent pas la messe; peut-être même ont-ils fait leurs Pâques. Pourtant, observe le card. Suhard, « la religion est, à leurs yeux, une assurance contre le risque, un certificat de bonne éducation. On s'acquitte de ses obligations comme d'une formalité ennuyeuse mais nécessaire, à laquelle on sacrifie comme aux autres convenances de la vie en société... Il serait injuste de dire que Dieu soit totalement oublié. Néanmoins, dans l'ensemble de leur existence, ce n'est plus un Dieu personnel, c'est... une abstraction sans couleur... *L'Evangile ne passe pas dans leur vie.* » La conséquence : stérilité de leur vie, et souvent scandale pour les incroyants.

* *

Ainsi, dans tous les milieux et, malgré la magnifique exception d'une élite importante qui se gagne, se forme et combat dans les rangs de l'Action catholique, il n'est que trop vrai que, même chez des catholiques, comme le disait Nietzsche, « Dieu est mort ». Et l'humanité, qui l'a évincé pour s'adorer elle-même, est en train d'en mourir. Vous aurez le courage de le constater. Une fois bien établi le diagnostic, nous pourrons reprendre cœur en découvrant les remèdes efficaces. Et vous verrez qu'ils ne manquent pas et qu'ils sont à votre portée.

A L'ECOLE DES SAINTS

Le Bienheureux Dominique Savio
(9 mars)

« ...PAGE TRÈS FERVENT DE LA MADONE »

Mes frères,

Au palmarès de l'Année Sainte (1950), nous relevons tout un groupe de jeunes : Ste Barthélemie Capitanio, 25 ans ; Ste Maria Goretti, 12 ans ; le Bienh. Dominique Savio, 15 ans.

Quel contraste entre la destinée tragique de Maria Goretti et la vie toute simple, calme, unie du petit écolier Dominique Savio !

Fils d'un pauvre forgeron de village — si pauvre qu'il ne pourra acheter pour son fils une concession de cinq ans et l'enterrera dans la fosse commune — Dominique *Savio* porte bien son nom de *sage*. Nous n'aimons pas beaucoup les jeunes saints sans défauts et pourtant il faut s'y résigner, tel était le petit Dominique dont son Père et son Maître, S. Jean Bosco, a écrit : « que les vertus semblaient nées avec lui ». Doux, pieux, obéissant, il eut cette sagesse des petits qu'on félicite d'être sages comme des images.

Mais il eut aussi, malgré son jeune âge, cette sagesse qui est raison et maturité et plus encore cette sagesse, qui est don du St-Esprit, le plus parfait de ses dons, celui qui fait les saints. « Dieu me veut saint », répétait-il ; « le cadeau que je vous demande, disait-il un jour à Don Bosco, c'est que vous fassiez de moi un saint » ; et il écrivait à un de ses camarades : « Que Dieu, mon cher ami, nous aide à être des saints et à le devenir vite ! » Son rêve s'est réalisé ; il l'a accompli de façon magnifique, puisque Pie XI disait de lui : « Petit et pourtant vrai géant de l'esprit » ; il l'a atteint suréminemment : Pie XII l'a proclamé Bienheureux.

Dans sa sainteté, un aspect nous intéresse particulièrement, sa dévotion à la Ste Vierge. « Si Don Bosco fut le chevalier de la Madone, a-t-on dit, Dominique en fut le page très fervent ». Il nous la prêche *durant sa vie* et *même après sa mort*.

I. — *Durant sa vie*

Don Bosco qui l'eut parmi ses jeunes gens de 12 à 15 ans, écrit : « On peut dire que la vie de Dominique a été un exercice continuel de piété envers la Ste Vierge ».

Dévotion puisée au foyer familial et au catéchisme. Sa mère lui avait appris l'*Angelus* et le chapelet en commun aux veillées d'hiver. Les résolutions de sa première communion — à sept ans, à cause de sa grande piété — portent entre autres : « Mes amis seront Jésus et Marie ». Dès son entrée à

l'oratoire de Don Bosco, cette piété allait croître, s'épanouir et porter des fruits. Domenico était à bonne école, celle de Don Bosco, le serviteur et l'apôtre de Marie-Auxiliatrice, Notre-Dame Secours des chrétiens. Deux mois après son entrée, ce fut, le 8 décembre 1854, la première fête de l'Immaculée Conception. Pendant la neuvaine préparatoire, Dominique tira au sort chaque soir, une des neuf fleurettes ou actes de vertus dont il voulait embaumer chacun de ces jours. Et le soir de la fête, il renouvela à l'autel de la Vierge ses résolutions de premier communiant, en ajoutant ces paroles : « O Marie, je vous donne mon cœur. Faites qu'il soit toujours vôtre. O Jésus, ô Marie, ne cessez jamais d'être mes amis. De grâce, que je meure plutôt que d'avoir le malheur de commettre le péché. »

Cette consécration inaugura chez Dominique une vie encore plus sainte. Don Bosco en fut si frappé qu'il commença à prendre des notes sur son élève. C'est surtout pendant le mois de Marie que sa piété envers N.-D. atteignait son maximum de ferveur. Il communiait et engageait ses camarades à communier chaque matin de ce mois pour honorer Celle à qui nous devons Jésus. Une année, l'avant-dernière de sa vie, n'ayant pas un sou pour contribuer à l'ornementation du Mois de Marie, il vendit tous ses volumes de prix — et il en avait de beaux, étant toujours le premier de classe.

Cette dévotion à la Ste Vierge n'était pas seulement tendresse, exhibition extérieure, pratique de piété. Elle était aussi ascétique, elle l'incitait au sacrifice, elle le poussait sur les voies de la vertu : « Que veux-tu donc faire de tes yeux, si tu ne t'en sers pas pour voir et regarder » ? lui demanda un jour son camarade étonné de sa retenue et de sa modestie en ville. Et le jeune saint de lui répondre : « Je veux garder mes yeux pour mieux voir ma Mère du ciel quand j'irai au Paradis. »

Dans les voies de la vertu, et du zèle. C'est un caractère très accusé de la sainteté de cet adolescent qu'il fut un apôtre près de ses petits camarades dont tous n'étaient pas des saints... « Fiche-moi la paix avec tes sermons », lui dit un jour l'un d'eux ; — « Tiens, porte ça à Don Bosco », lui fit un autre petit vaurien en lui administrant un coup de poing en pleine figure. Pour noyauter ces garnements, il créa parmi ses camarades, avec l'autorisation de ses supérieurs, un mouvement d'apostolat par la prière et par l'exemple, qu'il plaça sous le patronage de l'Immaculée Conception. Piété tendre, piété ascétique, piété apostolique, voilà la dévotion mariale de Dominique Savio. Tout un domaine, et le plus beau, nous en reste fermé. On ne peut que l'entrevoir à certaines paroles de Don Bosco. Car c'est du petit Savio qu'il disait un jour :

« Il y a dans ces murs une âme d'une pureté insigne, avec qui la Sainte Vierge aime à s'entretenir, à qui elle manifeste des choses étranges, cachées ou futures. Quand je désire avoir quelque lumière sur l'avenir, je me recommande à ses prières de façon tout de même à ne pas éveiller sa vanité. Il en réfère à la Madone et vient m'apporter sa réponse en toute simplicité. J'agis de même quand j'ai besoin de quelque faveur. »

II. — *Après sa mort*

Defunctus adhuc loquitur, dit S. Paul à propos d'Abel (Hébr., XI, 4). C'est vrai de tous les saints, même de ceux qui n'ont point prêché ou qui ont vécu dans la solitude d'un cloître, car ils continuent de nous instruire, de nous stimuler, de nous entraîner de leurs exemples et de leurs vertus : c'est la vie des saints qui a converti S. Augustin et S. Ignace, et tant d'autres. Mais c'est vrai à un titre spécial du Bx Dominique Savio ; dix-neuf ans après sa mort il apparut en songe à Don Bosco pour lui demander d'inculquer à ses fils la dévotion à la Sainte Vierge.

Le soir du 22 décembre 1876, Don Bosco réunissait autour de sa petite chaire, dans le parloir des étudiants à Turin, tout son monde : personnel, étudiants, apprentis : quelque 600 personnes. Et il leur dit : « Dans la nuit du 6 décembre dernier, j'ai eu le songe que je vais vous raconter. »

Un songe ? Il y en a beaucoup dans la vie de Don Bosco... N'était-ce pas plutôt une vision qu'il appelait ainsi par humilité, comme d'autres appellent leurs extases — à commencer par Dominique Savio — « leurs distractions » ? Ne se trahissait-il pas quand il continuait : « Sachez d'abord que les songes on les a en dormant. Eh bien, cette nuit-là, sans trop me rendre compte si j'étais à ma table de travail, ou si j'étais au lit, ou si je me trouvais faire les cent pas dans ma chambre, je me mis à rêver... Pour m'assurer que je ne rêvais pas, je me pinçai le bras, je me palpai la poitrine, je battis des mains. »

Songe ou vision, peu importe. N'est-ce pas en songe que Dieu fit connaître à S. Joseph ses volontés ? Voici en résumé le songe de Don Bosco :

Il me sembla être sur une petite colline en bordure d'une plaine immense, unie et toute bleue comme la mer par un temps calme... Dans la plaine s'avançait vers moi une multitude de jeunes gens. Je reconnus parmi eux beaucoup de nos anciens.. Mais aussi que de visages inconnus ! Dominique Savio ouvrait la marche. Il se détacha de la foule et s'avança si près de moi que si j'avais voulu, de la main j'aurais pu le toucher. Et il engagea le dialogue...

A un moment il me montra un merveilleux bouquet de fleurs qu'il tenait en mains. Il se composait de roses, de violettes, de tournesols, de lis, de gentianes, d'immortelles, le tout piqué d'épis. Et il m'en expliqua le sens. Les fleurs de cette gerbe représentent les vertus qui plaisent le plus à Dieu : la rose de l'amour, la violette de l'humilité, le tournesol de l'obéissance, l'amère gentiane de la mortification, le lis de la pureté, le blé qui fait les hosties, et l'immortelle de la persévérance.

— Eh bien, mon cher Dominique, lui demandai-je, toi qui les as toutes pratiquées ces vertus, dis-moi, quelle est celle qui t'a le plus consolé à l'heure de la mort ?

— Devinez.
— La pureté ?
— Mieux que cela.
— La paix d'une bonne conscience ?
— Mieux encore.
— L'espérance du paradis ?
— Non !
— Mais quoi donc, dis-le moi : toutes les bonnes œuvres que tu avais faites ?
— Ce n'est pas encore cela. Vous n'arriverez pas à le deviner. Eh bien, je vais vous le dire : ce fut l'assistance toute-puissante de la Mère de Dieu. Dites-le bien à vos fils, pour qu'ils ne manquent pas de l'invoquer tant qu'ils sont en vie.

Don Bosco dut se souvenir du récit de la mort de l'enfant préféré de son cœur dans la maison du pauvre forgeron de Mondonio. Ce soir du 9 mars 1857, alors que sa famille le croyait guéri, il avait dit à son père : « Papa, nous y sommes. Prends mon livre de prières et lis-moi les prières de la bonne mort... » Avec tout son courage, mais la gorge serrée, le papa avait commencé de dire les prières des agonisants auxquelles son fils répondait. Soudain, la voix claire et joyeuse du jeune homme, avait interrompu le père : « Adieu, cher papa. Adieu ! Oh ! que c'est beau ce que je vois... » Ce fut sa dernière parole : sans doute avait-il vu la Ste Vierge tant aimée qui venait au-devant de lui!

* *

« Dites-le bien à vos fils, pour qu'ils ne manquent pas de l'invoquer tant qu'ils sont en vie ». Les fils de Don Bosco, ce sont les jeunes auxquels il a consacré sa vie et pour lesquels il a fondé son ardente famille Salésienne, Et comme disait déjà Pie X, « Dominique Savio est le modèle rêvé pour la jeunesse de notre temps ».

Hommes et éducateurs auraient grand tort de ne pas imprégner la formation de l'enfant de piété mariale, de la confiance et du recours à la T. S. Vierge.

Mais le message du Bx Lominique Savio, message de sa vie et message posthume, ne s'adresse pas seulement aux jeunes et aux petits. Il vaut pour tous, grandes personnes, hommes et femmes : « Le royaume des cieux appartient [aux enfants] et à ceux qui leur ressemblent. Si vous ne devenez semblables à de petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Une des caractéristiques de l'enfant, c'est son amour pour sa maman, sa confiance et son recours à elle dans tous les instants. Et quel que soit notre âge, nous demeurons toujours vis-à-vis de Marie des enfants qui ne peuvent se passer d'elle puisque par elle nous viennent toutes les grâces de Dieu.

Que l'exemple et l'intercession du B. Dominique Savio nous aident à comprendre que la dévotion à la Sainte Vierge est un de ces dons du ciel dont Jésus remerciait son Père : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux puissants et aux prudents, et les avez révélées aux petits » (Mat., XI, 25; Luc, X, 21).

SAINT JOSEPH

(19 mars)

I

PROTECTEUR DE LA JEUNESSE

Mes amis,

Saint Joseph patron et protecteur de la jeunesse ? Même s'il n'était pas le vieillard de nos statues, ce n'était pas non plus un adolescent. Patron des époux, des chefs de famille, des travailleurs manuels, très bien ! Mais, protecteur des jeunes, voilà qui semble sans rapport avec sa vocation... Et pourtant que de collèges Saint-Joseph, par exemple !

Si on y réfléchit, par sa double et grande mission de *Père nourricier de l'Enfant-Jésus* et d'*époux de la T. S. Vierge,* comment ne pas reconnaître à S. Joseph cette fonction providentielle de protecteur de la jeunesse ?

I. — *Père nourricier de Jésus*

Dans les desseins de Dieu, la mission capitale de S. Joseph fut sa « vice-paternité » par rapport à l'Enfant-Jésus, ou d'avoir été choisi par Dieu pour son père nourricier. Mots inadéquats, cependant. Si S. Joseph ne fut pour rien dans la naissance de Jésus, conçu miraculeusement au sein de la T. S. Vierge, il eut pourtant avec lui des liens plus étroits que de subvenir à sa nourriture.

A cause de cette paternité unique, il eut part à la formation de Jésus : formation physique, intellectuelle, morale, en un mot à son éducation.

Du petit Jésus retour d'Egypte et de l'enfant de douze ans à Jérusalem, S. Luc écrit : « l'enfant croissait et se fortifiait, se remplissant graduellement de sagesse et la grâce divine était en lui... Il descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis... Et Jésus progressait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (Luc, II, 40, 51-52). *Il leur était soumis,* ceci vaut encore de Jésus adolescent qui apprend le métier de Joseph.

S. Joseph eut sa grande part dans cette croissance et ce développement physique de Jésus. Informé par Dieu il lui sauve la vie, en le soustrayant à la persécution d'Hérode ; il lui gagne, par son travail, le nécessaire à sa nourriture ; il lui enseigne à se servir, sans danger et pour son heureux épanouissement physique même, de ses outils de charpentier. Grande part dans les progrès intellectuels et pratiques de Jésus. C'est de Joseph qu'il apprit son métier. Grande part, enfin, dans la croissance de Jésus en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. Il lui enseigna à sanctifier son travail, à traiter avec tous en parfaite honnêteté et amabilité, comme lui-même avait fait : *Joseph autem cum esset justus.* Jésus lui obéissait: c'est la vertu éducatrice par excellence, qui résume toutes les autres.